

# MIS À PART LE NÉANT

Loren Gonzalez

Éditions ThoT  
Roman



Agrégée de lettres modernes, docteur ès langue et littérature françaises, Loren Gonzalez a fait ses premières armes dans son Pays basque natal, dont les falaises déchirées et les recoins secrets ont bercé son imaginaire. Elle a d'abord travaillé dans une maison d'écrivain, la Villa Arnaga, demeure historique du dramaturge Edmond Rostand, avant de pousser les portes de l'enseignement et de la recherche universitaires. En 2016, elle a soutenu une thèse sur la présence du loup dans le livre médiéval, et publié par la suite plusieurs articles à travers lesquels elle a progressivement pensé la possibilité d'une écriture du sauvage. De son temps partagé entre la montagne et la littérature, les grands espaces et la bibliothèque, est né ce premier roman qui raconte sans pudeur, dans un cocon de roche et d'immensité, la passion de naître à soi.



Pour Cindy et Ju, pour Steph, pour Picette.

Pour Joséphine, que la montagne a emportée  
entre ses bras saillants, par un hiver trop doux.

Pour les habitants des vallées de la Vésubie et de la Roya.

*Octobre 2020.*



Trop de temps a passé.

Trop de temps à porter des souvenirs comme un fardeau, un boulet au pied du condamné. Comme un pyjama rayé, rongé par les mites et par les années.

Trop de rêves éveillés, trop de mauvais rêves.

Trop de temps que cette histoire est enfouie là, attendant son heure pour surgir, avec son lot de mensonges et le poids du secret. Depuis tout ce temps, elle me hante et m'habite ; elle est ma fièvre, ma sueur, elle me tient à la gorge et me colle à la peau. Elle est inscrite dans ma chair en lettres invisibles et coule dans mes veines comme un poison silencieux. Elle me susurre de la raconter, de l'écrire sans m'encombrer des déviances ingrates de la conscience. Quand je marmonne seule dans les solitudes sauvages, quand la mémoire m'étreint et que je ne trouve pas le sommeil, ou quand je grogne en rêvant des injures imparfaites, comme un relent de rancœur qui sent mauvais et me fait honte.

Cette fièvre ancienne et mal soignée a trouvé son chemin dans l'espace feutré d'une parole sourde. Pour tourner une page, il faut d'abord l'écrire. Puis la brûler peut-être. Ou

bien la déchirer, pour mieux recoller les morceaux, débris d'une existence volée ; volée en éclats comme un caprice incompris de la destinée.

Non. La brûler, la brûler.

L'histoire s'est écrite dans la douleur, au son de musiques extrêmes.

Elle se livre ici avec peu de courage et sans doute *quelques lâchetés en retard*, comme dirait le poète.

Elle parle de cicatrices dont on parle peu mais que nous portons tous. Plus ou moins visibles, plus ou moins douteuses.

Ce n'est là qu'un *carnet de damné*<sup>1</sup>, consigné au hasard du temps qui ne passe jamais.

1. Arthur Rimbaud, *Une saison en enfer*, 1873.

On est trois. On ne sait pas encore qu'on va devenir amis. Tous un peu éclopés et sans âge, étourdis par la vie qui nous a bastonnés. Écorchés nous sommes. Si bien, si profond qu'on passe notre temps à se chercher du sens.

On réfléchit trop, quand j'y pense.

Passe notre temps à chercher du sens.

Un peu moins peut-être depuis qu'on s'est trouvés.

Un peu moins lourd, le poids des secrets.

C'est comme ça que ça commence, quand j'y pense.

On est là, autour d'un verre, comme d'habitude.

On parle de tout et de rien, de nos vies d'avant.

Je grignote du maïs grillé. Il y a du fromage sur la table – du très bon fromage –, une bouteille de vin rouge et les bières qu'on n'a pas encore terminées. Le chat ronronne sur le canapé, le chien se fait engueuler chaque fois qu'il vient renifler sur mes genoux. Tu l'engueules alors que c'est moi qui l'appelle sans arrêt.

Tu me dis que tu connais ce coin, où j'ai vécu longtemps. Cet ailleurs du monde dont je parle trop souvent.

Tu connais pas un mec... merde, je sais plus son nom. Sa femme, elle fait des confitures là-haut.

Silence gêné. Peut-être un sourire, je ne sais plus. Un truc qu'on fait quand on est gêné.

Un peu, oui, on se connaît. On traînait pas mal ensemble, à une époque.

C'est comme ça que ça commence.

En tournant autour d'un mensonge, jusqu'à ce que...

Putain ! tu roulais trop vite.

Vas-y arrête, arrête la voiture.

Arrête la voiture, je te dis.

Je dirai mon secret si tu dis le tien.

J'ai... j'ai eu une histoire avec ce type. Voilà.

Sauf que ça, c'est pas un secret. Ben non.

Petit rire condescendant.

Ça se voit tellement. Ça s'est vu dès que tu as prononcé son nom, pendant la soirée.

Merde pour moi.

Je crois que je vais laisser tomber.

On laisse tomber.

Bon ben raconte.





ÉCORCHE-LES



## *Clenching the Fists of Dissents*

*Je revois les montagnes embrumées, les nuages cotonneux qui se forment au-dessus des forêts dans une danse patiente et silencieuse, aux cimes suspendus. Je revois la vallée empêtrée de cet horizon mouvant, le plâtre incertain qui s'abat sur les pentes.*

*Et le ciel qui, après la pluie, se pare de nacre ou persiste un moment dans un bleu saturé.*

*Ce paysage se dévoile après plusieurs heures sur la route qui file droit devant. Des heures à regarder sans les voir, avec la même indifférence, la nuit qui tombe et les réverbères s'éclairant au passage, les panneaux qu'on ne lit jamais vraiment. Inerte et misérable paysage urbain, glacial comme la mort immobile sur le bord du chemin.*

*Je t' imagine, grim pant dans les recoins les moins connus et les plus escarpés, avec pour seule compagne la solitude tranquille, à peine troublée par la course d'un chevreuil plongeant dans le fourré, ou d'un chamois sautillant sur un éboulis, pour t'ouvrir la voie.*

*Je te vois serein sur les hauteurs, t'installer sur un plateau en surplomb à l'abri des indiscretions. Regarder le soleil s'éteindre derrière les montagnes, au-dessus du petit lac rétréci, cerné par les roches grises et blanches qui forment autour de toi un rempart fragile.*

*Je vois les ombres courir sur la montagne et t'entourer d'un silence extatique, dans le bleu de la nuit, déchirée par les pointes des sommets qui résistent à l'obscurité; jusqu'à ce que le ciel n'y succombe lui-même et que mille yeux s'allument pour dire au marcheur égaré, ou au prédateur en chasse, qu'il n'est pas seul dans l'immensité. Je revois cette ombre si particulière, fine, longue et rapide, qui passe le long des falaises en arrêtant le temps. Je la revois se détacher dans le ciel, volant loin au-dessus de la route, suivie par mon regard ébahi. C'est l'ombre du gypaète, étrange et majestueux, avec son bec allongé, son cou orange et sa tête pâle striée de bandes noires, qui lui donne un air inquiétant.*

*Je te vois suivre cette silhouette planant au-dessus de la forêt. Je te vois t'y attarder. Je te vois contempler le paysage en contrebas, regarder dans le vide avec ce sourire intérieur qui suinte au coin des lèvres. Je te vois te courber légèrement vers l'avant, rouler machinalement une cigarette à la seule lueur d'un briquet, l'allumer et tirer de longues bouffées délicieusement tranquilles. Puis je te vois basculer lentement en arrière, pénétré de l'implacable beauté de ces paysages inaccessibles*

*dont tu sais les secrets et toutes les douleurs. Pour un peu, à défaut d'en sentir le parfum délicat et léger, je verrais presque la fumée du tabac s'épandre autour de moi, comme les nuages bas entourent à l'automne les forêts déjà empourprées de leur nudité à venir, splendides et flavescentes.*

## *The Voice of Steel*

Il y a quelques mois, j'ai quitté Jérémie. Au moment où il envisageait de s'installer dans un village de montagne en fond de vallée, perché aux portes du monde. Sept années passées à grandir ensemble, à s'aimer comme s'aiment les enfants. Sept années de bonheurs et de doutes, de hauts et de bas, jusqu'à ce qu'un couteau ne traverse le séjour et qu'à la question fébrilement posée, aux heures les plus sombres de la nuit, « mais tu me détestes ou quoi ? », il avait répondu par un ricanement grossier, faussement jubilatoire et dissimulé, là, sous la couette glacée.

Et pourtant.

Quelque instinct primordial m'a finalement conduite ici, avec au cœur l'espoir de donner une chance à ce rêve d'une vie nouvelle, à ce couple à peine reconstruit sur la seule certitude qu'il est finalement le seul repère stable, la seule expérience valable de ma vie amoureuse. La seule. À bientôt vingt-cinq ans, je n'ai rien connu que Jérémie, la vie avec Jérémie, les disputes avec Jérémie, la famille de Jérémie, ses bras parfois maladroits. Comme après une mauvaise chute dans l'inconnu, au beau milieu d'une nuit de détresse, je l'ai rappelé.

Un coup de téléphone, un seul.

Comme le réveil qui brûle un cauchemar persistant, cet appel m'a ramenée là même, au point mort. Où nous nous étions déchirés. Au milieu de nulle part. Parce que nulle part se trouve le paradis. Mais je veux croire encore en nous. Nous dans cet espace cerné par mille et une beautés, nous dans ce beau chalet, le soleil à travers les rideaux blancs, les meubles assortis de bois blanc, le lit à baldaquin et le petit chiot blanc. Et derrière les fenêtres étroites, la sécurité; pardonner les douleurs, panser des plaies fragiles, effacer les rancunes et garder pour soi des regrets inavouables.

Se dire que le passé est le passé.

Derrière les sourires, autant de non-dits.

Le mieux serait encore de me taire et de sourire gentiment, dans le grand chalet au fond de la cour.

La maison. Il faut parler de la maison.

Car c'est là que tout a commencé, et que tout a fini.

C'est là que je suis née.